



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N. 25.

Robe de Canaveri garnie en Cheverons lissés, Chapeau de paille de riz orné de plumes et de blonde de soie, Des Magasins de M.^d Mure. Echarpe Barege Cachemire



PETIT
COURRIER DES DAMES,

ou

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N° 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St-Louis, N° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*;

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LÉIPSICK.

Chez MM. Zschech und Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

UN BAL D'ENFANS.

UNE jolie écriture prévient, selon moi, en faveur de celui
ou de celle qui écrit. Ainsi que le titre d'un ouvrage nous
fait souvent connaître la tournure d'esprit de l'auteur, l'é-
criture trahit par fois les habitudes morales de celui qui en
forme les caractères. « Elle est non-seulement, dit Layater

» dans son ingénieux *Traité de la Physiognomonie*, l'indice
 » certain de la régularité du goût, de la propreté; mais jus-
 » qu'à un certain point, celui du talent, des facultés intellec-
 » tuelles et du caractère moral qui en est comme insé-
 » parable. »

Long-tems avant de connaître l'opinion du philosophe de Zurich, j'avais fait ces différentes remarques, et, quoique plus d'une fois ma science se soit trouvée en défaut, je me suis souvent amusée à exercer cette espèce de divination.

Il y a quelques jours que je reçus un billet d'une main inconnue; fidèle à ma manie, j'en examinai avec soin l'extérieur; la forme, l'adresse, le petit cachet de cire odorante, qui portait pour devise le mot *sincère*; tout était d'une élégance parfaite. J'ouvris la lettre, l'écriture en était fine, propre et lisible; elle n'avait point l'extrême régularité de l'anglaise, mais elle avait plus de grâce, et, dans les principaux traits, ce *je ne sais quoi* de spirituel, qui caractérise une jolie écriture française; le billet était ainsi conçu:

« M. et M^{me} de L.... prient M. et M^{me} D.... de
 » leur faire l'honneur de venir chez eux passer la soirée du
 » 20 mars, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de leur
 » fille aînée.

Il y aura un violon. »

LOUISE DE L....

Une invitation de ce genre a peu d'attraits pour moi; je ne connaissais point M^{me} de L...., je savais seulement que mon mari avait eu quelques relations littéraires avec le sien; je me disposais même à jeter ce billet au rebut, quand cette jolie écriture, frappant de nouveau mes regards, me déterminait, comme par instinct, à accepter l'invitation; d'ailleurs c'était une mère qui célébrait la naissance d'une enfant chérie, et, quoique ce motif touchant fût annoncé avec les formes de la plus froide politesse, mon cœur n'y fut point insensible. Au jour indiqué, je m'occupai de la simple toilette de ma fille; que ses huit ans appelaient plutôt que moi à cette fête.

Une blouse de mousseline, garnie de trois remplis, le petit pantalon pareil, une ceinture bleue, les boucles naturelles de ses blonds cheveux, tournés avec un peu plus de soin que de coutume; telle fut sa parure. Son père, qui craint de voir les

goûts futiles se développer trop tôt dans cette ame pure, éprouvait quelque inquiétude du parti que je prendrais dans cette circonstance; mais, satisfait de cette simplicité, il me le témoigna par un regard où se peignait tout le plaisir qu'il éprouvait de voir sa fille vêtue selon son goût, et pourtant parée de tous les charmes de l'enfance.

Nous arrivâmes chez M^{me} de L. . . ; la cour était illuminée; le vestibule, les escaliers pleins de fleurs; un double salon, séparé seulement par trois portiques, ornés de guirlandes, réunissait la compagnie. Dans le premier, et tout près d'une croisée, le vénérable Wisk, le grave Boston occupaient les vieux parens de M. et M^{me} de L. . . , et pourtant ces jeux sérieux ne les empêchaient point de porter de tems en tems un regard plein de cordialité sur les amis de leurs enfans. Des groupes de femmes aimables, d'artistes, d'hommes de lettres, remplissaient ce salon; la conversation était établie, et partout régnait cette douce liberté que donnent la politesse et l'urbanité françaises; tout ce que je voyais était en rapport avec l'idée que, d'après mon système, je m'étais faite de la maîtresse de la maison, et sa vue vint confirmer mon jugement. Polie sans affectation, gracieuse, attentive, aimable pour tous, elle m'inspira, au bout de quelques instans, ce doux sentiment qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie. Vous êtes bien aimable, Madame, me dit-elle, de venir prendre part à notre bonheur; c'est comme mère que je vous ai fait cette invitation, et je vous remercie d'y avoir répondu. En prononçant ces mots, avec cet accent qui va au cœur, elle me conduisit dans le salon destiné aux jeunes danseurs; non, jamais rien de plus charmant ne frappa mes regards! Qu'on se figure près de soixante enfans de l'un et de l'autre sexes, dont le plus âgé avait à peine quatorze ans; les jeunes garçons, portant encore le costume de l'enfance, l'habit court, les cheveux flottans, le col libre et découvert; les jeunes filles vêtues de blanc, n'ayant d'autres ornemens que le tendre éclat de la jeunesse, des couronnes de violettes, de jacinthes, de primevères, fleurs printanières, mais simples et fraîches comme elles.

(La Suite au Numéro prochain).

A la fête brillante qui a eu lieu mardi dernier à *Tivoli*, la plupart des toilettes des dames se composaient de *blouses blanches* ou *roses*. Cette mode uniforme n'offre d'autre variation que dans le plus ou moins de poignets aux épaules et aux bas des manches ou dans la disposition des remplis au bas du jupon. On en voit avec deux remplis de moyenne largeur très-rapprochés les uns des autres; entre trois rangs de ces doubles remplis, sont placés des entre-deux brodés en plumetis; d'autres fois, on observe une gradation dans les plis et les broderies, c'est-à-dire qu'à partir du genou, les plis et les entre-deux sont d'une petite dimension; ils augmentent insensiblement jusqu'au bas du jupon, où ils se terminent par la largeur prescrite de tems immémorial, et qui remonte l'origine des blouses.

Au bas de quelques robes en mousseline blanche, on voyait de grands bouquets détachés, brodés en laine de couleur; d'autres chargées de colonnes de broderies aussi en couleur. Ces colonnes allaient de la ceinture jusqu'aux pieds. Nous parlons de ces deux toilettes parce qu'elles ont été remarquées; nous ne les offrons pas comme mode à suivre, mais nous citerons comme modèle d'élégance et de bon goût la toilette de *M^{me} Ch.* Une simple blouse en organdie, ornée de trois rangs de doubles remplis et d'entre-deux en feuillages brodés au plumetis, une belle paille de riz, forme ronde, ornée d'un bouquet de plumes blanches, disposées avec une grâce parfaite, et dont les extrémités étaient panachées en jaune et ponceau, un petit sautoir en cachemire jaune serré contre le cou, un superbe schall en blonde noire, complétaient un costume aussi distingué que bien porté.

Parmi la quantité d'écharpes qui se voyaient à *Tivoli*, nous avons remarqué que les écharpes en barège bleu avec des robes en mousseline, et blanc avec des robes de couleur, dominaient sur toutes les autres écharpes de fantaisie.

Suite du Bal de Province, inséré dans le Numéro du 10 avril.

Cette femme, que chacun regarde avec tant d'intérêt, me dit mon compagnon, offre à la société un exemple cruel des

prédestinées attachées à quelques individus qui semblent n'être tombés sur la terre que pour s'abreuver au calice d'amertume, préparé pour l'humanité. Amélie naquit sous une funeste étoile. La douleur guida ses premiers pas dans la vie; plus d'une fois déjà le désespoir parut devoir la conduire à la mort.

Amélie n'avait pas seize ans lorsqu'elle fut mariée au marquis de B...., et cette union, formée par la convenance, lui fit connaître tous les devoirs du mariage, avant qu'elle ait pu s'en figurer les douceurs. Bien que son âme fut ardente, elle possédait ces vertus douces qui assurent le bonheur de l'intimité, elle possédait surtout cette flexibilité de caractère qui ne vous laisse calculer vos plaisirs que par celui des autres, et, tout entière à ceux qui l'entouraient, Amélie ne se comptait dans le monde que par les sacrifices de ses goûts et l'abnégation de ses penchans.

Un tel caractère eût pu suffire au bonheur d'un homme sensible et délicat; mais le marquis de B...., qui ne connaissait que les vertus des camps, et qui jugeait tout avec la sécheresse d'un ancien militaire, ne vit dans la douceur de sa femme qu'une faiblesse d'esprit, dont il abusa au point de terrifier sa vie. Amélie, craintive et résignée, attendait de sa longue patience quelque adoucissement à ses peines, elle souffrait, se taisait, et, si parfois la mesure de ses maux était au-dessus de ses forces, elle rapprochait ses jeunes enfans vers son cœur, et bientôt elle se sentait ranimer par un nouveau courage.

Plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'aucun changement dans le caractère du marquis ne vint apporter quelque espérance à la pauvre Amélie. Cependant elle aimait son mari, elle l'aimait parce qu'il était le père de ses enfans, qu'elle lui devait de la reconnaissance, et qu'enfin il était plus difficile à son cœur de ne pas aimer du tout que de s'attacher à ceux qui ne méritaient point d'affection.

Le marquis recevait beaucoup de monde. Les succès même que sa femme obtenait dans la société, semblaient flatter son amour-propre. Il lui croyait trop de vertu pour s'alarmer par un soupçon jaloux; Amélie aimait trop ses enfans pour que son cœur recherchât une autre inclination, et nuls doutes injurieux de la part des deux époux n'étaient venus jusqu'alors ajouter aux soins qui remplissaient leur vie.

Mais il est des êtres sur lesquels l'infortune se plaît à amonceler toutes les douleurs réparties sur la terre. Ce que la prudence, la sagesse, avaient évité si long-tems, la fatalité le suscita, et l'heure du désespoir venait de sonner pour la pauvre Amélie.

Un soir, le marquis revenant avec sa femme d'une promenade où quelques altercations avaient encore aigri son humeur, il lui prit fantaisie d'entrer dans le boudoir d'Amélie, tandis que celle-ci, détachant son voile et son écharpe, contemplait tristement dans la glace des traits où la mélancolie avait depuis long-tems effacé la fraîcheur; mais en un seul instant le pourpre et l'incarnat succédèrent à la pâleur; le trouble, la crainte, se répandit sur tous les traits d'Amélie, elle venait d'apercevoir son mari qui, sortant furieux du boudoir, s'écria, d'une voix tonnante: « Perfide, qu'ai-je donc vu ! »

Il est de ces coups inattendus qui foudroient toutes les facultés de l'ame, et qui donnent à l'innocence même toute la terreur du crime. Amélie reste anéantie devant un papier que le marquis lui présente; il contient les expressions de la plus touchante reconnaissance pour un sentiment ostensiblement partagé. Il répète cent fois le nom d'Amélie, le serment d'aimer toujours, de braver tous les obstacles pour la revoir encore; il invite au courage, à la constance, et redit un douloureux adieu, jure de hâter un retour qui doit combler tous ses vœux.... Enfin, il est signé, Ernest de Merval.

Ernest de Merval est venu le soir même chez Amélie; ne l'ayant point rencontrée, il s'est assis dans son boudoir, a écrit près d'une demi-heure, puis a remis aux domestiques une carte de congé pour le marquis. Et cependant Amélie est innocente! elle ne connaît Ernest que comme un ami aimable et désintéressé; mais que peut-elle opposer à tant de preuves accablantes! Ses sermens ne font qu'ajouter à l'indignation du marquis; il repousse sa femme; l'arrache à ses enfans, l'oblige de s'éloigner à l'instant même de sa propre maison, et ajoute à toutes ses douleurs l'humiliation et l'opprobre.

Amélie se réfugie chez ses parens. On l'entoure de soins, d'estime, de bienveillance; on cherche à calmer son désespoir, en l'assurant que les premières nouvelles d'Ernest justifieront sans doute sa conduite. Partout on s'informe de lui;

on s'efforce à découvrir ses traces; et l'infortunée sent s'évanouir sa dernière espérance, en apprenant que l'auteur de toutes ses peines vient de s'embarquer pour la Nouvelle-Angleterre....

Tout est fini pour Amélie! L'avenir vient de se fermer pour elle. Honneur, tranquillité, espérance, sont perdus pour toujours; et ses enfans, ces innocentes victimes des malheurs de leur mère, devra-t-elle donc renoncer à les revoir jamais! Ah! cette idée semble se détacher de toutes les autres, elle redonne l'énergie, elle ramène la vie; Amélie n'eut point de force pour surmonter une injuste accusation, mais elle sent le courage de tout braver pour un baiser de ses fils; elle quitte ses parens, ses amis, dédaigne les conseils de la prudence, et, à l'appui d'un déguisement mystérieux, arrive clandestinement au milieu de la nuit dans la maison où quelques mois avant elle donnait des ordres, et distribuait des bienfaits.

Quel chaos d'émotions vint agiter le cœur de cette pauvre mère, lorsqu'à l'abri des ténèbres elle s'approcha du berceau de son fils! Guidée par sa faible respiration, elle inclina ses lèvres vers son front; elle senti sa douce haleine, toucha les boucles de ses jolis cheveux, le nomma son enfant, et, par un baiser maternel, voulut marquer encore une fois le réveil de l'innocence.

Malheureux enfant! combien il fut coupable ce cri perçant que la surprise t'arracha! il fut le signal de l'agonie de ta mère! Le marquis, inquiet du bruit qu'il vient d'entendre, accourt auprès de son fils; Amélie l'aperçoit, et tombe évanouie sur l'angle d'une console en marbre qui lui fait une large blessure à la poitrine.

La vue de sa femme baignée dans son sang, le motif qui l'avait conduite sur les lieux, les pleurs de ses enfans, tout ému la pitié du marquis. Il oublie ses ressentimens, et fait prodiguer à sa femme les soins que son état exige; mais la blessure est dangereuse, et plusieurs semaines se passent avant que les symptômes alarmans commencent à se dissiper; alors seulement on espère pour la vie d'Amélie; mais son moral est anéanti; son esprit est comme frappé d'une douleur stupide; la tête penchée vers la terre, elle semble constamment courbée sous le coup qui la frappée: ses enfans n'ont d'autre pouvoir que celui de faire couler ses larmes; tandis que le marquis,

froidement humain, conserve vis-à-vis d'elle le silence accusateur d'un mari qui se croit justement outragé.

Deux ans après cette horrible catastrophe on vit un soir un équipage brillant s'avancer vers la cité. Le lendemain le nom d'Ernest de Merval circulait par tout le pays. Possesseur d'une fortune immense, acquise aux États-Unis, il venait d'épouser une femme intéressante dont la constance lui réservait le prix de son exil; et, pour compléter son bonheur, Ernest venait présenter Amélie à ses anciens amis.

Ces noms, répétés aux oreilles du marquis, éveillèrent ses doutes et ses remords; avec une franchise militaire, il va trouver Ernest, lui demande l'explication du passé. Bientôt il apprend qu'une fatale méprise a seule causé tous les tourmens qu'il a fait endurer à sa malheureuse femme. Par une imprudence irréfléchie, Ernest avait écrit, dans le boudoir de la marquise, la lettre qu'il devait faire remettre à sa jeune amie en passant près du château qu'elle habitait. Par une imprudence bien plus funeste encore, il avait oublié la fatale lettre chez Amélie. La similitude des noms, le concours des circonstances, avaient déterminé l'erreur du marquis. Désespéré à son tour du mal qu'il avait fait, il conjure Ernest de l'accompagner; il va trouver sa femme. Pour la première fois, Amélie soulève ses regards; mais à peine ont-ils rencontré ceux d'Ernest, qu'il se précipite à ses pieds, implore son pardon, celui du marquis. . . . Amélie interroge, écoute, puis interroge encore! Il semble qu'elle se dégage d'un songe épouvantable. Elle retrouve sa raison, ses souvenirs, puis toujours cette même bonté qui la porte encore à pardonner à ceux même qui l'ont fait le plus souffrir. . . . Elle absout Ernest, elle console son mari, elle voudrait effacer jusqu'aux traces de ce cruel événement. Mais il n'est pas en son pouvoir de détruire la funeste cicatrice restée sur sa poitrine, et le ruban noir qui la couvre sans cesse, peut servir de témoignage à l'amour maternel, et d'exemple sur le danger de sacrifier son bonheur à des indices qui peuvent tromper la plus sévère prévoyance.

Après avoir entendu ce récit, je n'espérai plus rencontrer au bal nul objet digne de m'intéresser, et, reprenant le bras de mon narrateur, je me disposai à sortir, non sans toutefois jeter un dernier regard sur la femme à écharpe noire, et non sans désirer que son exemple puisse servir de leçon à tous les maris qui pourraient trouver un billet doux dans le boudoir de leur femme.

A ce Numéro est jointe la Planche 225.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.